

LES NOUVEAUX CALOTINS,

OPÉRA COMIQUE.

*Représentés pour la première fois, le 19.
Septembre 1760. & jours suivans.*



A AVIGNON,

Chez **LOUIS CHAMBEAU**, Imprimeur-Libraire,
près les R. R. P. P. Jésuites.

M. DCC. LX.

ACTEURS.

LA FOLIE.

UN SUISSE.

UN ROBIN.

UN FINANCIER.

UN MEDECIN.

UN ABBÉ.

UN PERRUQUIER.

LE PORTIER.

LE RUSSE.

LISETTE.

UN MARCHAND D'HABIT.

LE POETE.

LE SAUVAGE.

SA FEMME.

PANTALON.

CALOTINS: CALOTINES.

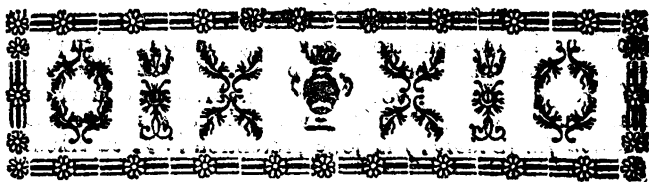
} Personnages muets.



MONMONT A

Casa Louis CHAMBERLAIN, Ingénieur
près les R. R. P. de Genève

M. DUC. LX.



LES NOUVEAUX CALOTINS.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÔLIE, UN SUISSE, UN ROBIN, UN
FINANCIER, UN MÉDECIN, UN ABBÉ,
UN PERRUQUIER.

LA FÔLIE.

AIR : *Les Rats.*

ON rit, on badine,
Dans ce lieu charmant;
L'humeur calotine
En fait l'agrément;
Venez ici têtes légères,
On ne vous y grondera pas;
Nous aimons les rats,
Sur-tout les humeurs singulières;
Nous aimons les rats,
Nous en faisons beaucoup de cas.

Achevons donc cette Toilette. Je dois aujourd'hui donner audience à tous ceux qui postulent pour entrer dans l'Ordre des Calotins, je crois que le nombre en sera grand.... Monsieur le Conseiller, quel ruban choisirai-je?... vous panchez pour le petit jaune.... savez-vous que vous êtes un homme d'un goût supérieur!....

(*Le Robin lui met une aigrette.*)

AIR : *L'occasion fait le larron.*

Que vous sçavez bien ~~mettre~~ une aigrette?
Vous avez l'art d'embellir les attraits;
Pour achever ~~un~~ ~~la~~ toilette;

A 2

Il faut l'envoyer au Palais.

Monsieur le Médecin trouvez-vous mon rouge bien placé? . . . encore une couche . . . oui . . . (*le Médecin lui met son rouge*) . . . ah! vous êtes admirable pour donner du brillant aux yeux . . . Mais que vois-je! (*elle trouve une prétention sur sa table,*) la jolie prétention . . . sûrement c'est un présent de Monsieur Turcaret.

A I R: *Aujourd'hui je ne dois plus feindre.*

En cet heureux tems la finance
N'est plus triste & farouche en France,
A tout elle a su se plier,
Elle est badine, elle est coquette,
Pour une Belle, un Financier
Devient un meuble de toilette.

(*Elle aperçoit un Abbé avec un gros bouquet.*)

Ah! le joli bouquet! voilà qui est tout-à-fait galant . . . comment . . . (*l'Abbé lui attache le bouquet*) . . . il est au parfait . . . Ah! vous êtes adorable? . . . Mais . . . il n'y a qu'un homme de votre état pour bien placer un bouquet.

LE SUISSÉ.

(*Lui présentant une brochure.*)

A I R: *Quand je suis dans mon corps de garde.*

Ponchout Montame la Folie,
Vous permettre-t'il un moment
Que de s'ti prochure cholie,
Moi li faire à fous un présent?

LA FOLIE.

C'est un ouvrage de votre composition.

LE SUISSÉ.

Oui, Montame, pour le serfice d'fous.

LA FOLIE.

Vous êtes sans doute, un Auteur gracieux & agréable.

LE SUISSÉ.

Moi l'y être Chournaliste.

A I R: *Mufette de Callirhoé.*

Bon Manchand
Tetans mon livre,
Moi je livre,
De tout bravement;
Mon boutique
Fournir amplement,
L'Historique,
Ou bien la Roman.
La Lyrique;
La Tragique,
La Comique;

Fous trouver le tout également.

Comme un l'Anche,
Moi l'arranche
Chentiment.

LA FOLIE.

Vous êtes Journaliste. J'en suis charmée. Parmi les Auteurs, les Journalistes sont ceux que je protège le plus : aussi ai-je bien mis leur ouvrage à la mode. C'est fitôt fait un Journaliste !

LE SUISSSE.

Moi l'y affre fait tout exprès la voyage d'Allemagne, & l'y être venu à Paris pour l'y apprendre à la François comment l'y doive parler son langue.

LA FOLIE.

C'est un excellent métier que celui de Journaliste.

LE SUISSSE.

AIR : *Amis sans regretter Paris.*

De la Chournaliste mon foi,

Moi savoir l'exercice ;

Toi payir bien, moi louer toi ;

Point t'argent point te Suisse.

LA FOLIE *au Perruquier.*

M. Thomas voici une boucle qui ne va pas bien. M. le Journaliste, sçavez-vous que c'est un illustre que mon Perruquier. Il a déjà fait une tragédie, & il nous en donnera une autre dès qu'il arrivera quelque convulsion à la terre... vous me l'avez promise... songez-y ; des talens comme les vôtres ne doivent pas se reposer.

LE SUISSSE.

Montsir, moi parler te fous tans ma Chournal.

LA FOLIE.

AIR : *Reveillez-vous belle endormie.*

Ne l'oubliez pas je vous prie,

Car Monsieur Thomas vise au grand ;

Quand il fait une Tragédie,

La icene est toute en tremblement.

J'ai encore une grace à vous demander. La femme qui me fournit mon chocolat & mes bombons est un bel esprit, à qui je m'intéresse particulièrement. Je veux qu'elle ait place dans votre Journal.

AIR : *Que ne suis-je la fougere,*

Plus doux qu'une amande douce,

Ses vers ne font que douceur,

Du sucre la pure mousse,

Près d'eux est pleine d'aigreur ;

De cette Sapho peu vaine,

Chaque jour, j'ai pour régal,

De bombons une douzaine,

6

Dans un joli Madrigal.

(*A un Domestique.*)

Qu'est-ce... on demande audience... Messieurs, permettez-vous... Au reste, vous pouvez tous compter sur la protection que vous méritez. Et vous, M. le Journaliste, je vous fais l'Historien de l'Ordre... Que l'on fasse entrer.

S C E N E I I.

LA FOLIE, LE PORTIER;

LE PORTIER.

Votre serviteur, Madame la Folie.

LA FOLIE.

Que voulez-vous mon ami?

LE PORTIER.

AIR : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

Vous voyez un triste Garçon,
Que l'infortuné accable;
Ils m'ont, hélas ! avec raison
Nommé le Pauvre Diable.

LA FOLIE.

Quoi ! vous êtes ce Pauvre Diable ?

LE PORTIER.

Qui pour mon malheur a fait tant de bruit dans Paris.
Je viens vous raconter mes traverses pour mériter votre protection.

LA FOLIE.

Voyons.

LE PORTIER.

D'abord j'eus dessein de porter les armes. On ne me trouva pas assez beau pour m'envoyer tuer. Je me retournai du côté de la Robe. Je crois que j'aurois été un bon Juge.

LA FOLIE.

AIR : *De vous les Capucins du Monde.*

Aujourd'hui rien n'est si facile,
On est un Juge fort habile,
Dès qu'on a déposé l'argent ;
Et grâce à son Secrétaire,
Un fils achève, encor enfant,
La Place & l'esprit de son père.

LE PORTIER.

Un jour je cassai dans le cabinet d'un jeune Conseiller deux magots de la Chaise. On me jugea tout d'une voix indigne de la Magistrature. J'étois bien dans l'embarras. Mais un soir que je me promenois sur les boulevards, je

rencontrai proche l'égoïste un Gazetier Littéraire avec qui je m'associai. Nous composons ensemble les Annonces de la Littérature : ouvrage bien nécessaire, Gazette babillarde, que nous avons soin de faire courir avant toutes les autres. Quelques personnes en veulent à mon Maître. Je vous assure cependant que c'est un bon homme.

AIR : *Monsieur de Catinat.*

Qui ne pense jamais, qui ne lit jamais rien,
Et qui tire aux trois dez ou le mabou le bien,
Ecrivant simplement ce que le sort a dit,
Est trop modeste, hélas ! pour avoir de l'esprit.

Pendant un soir que j'avois un de ses habits, je fus affailli d'une fièvre qui me rompit les bras, les épaules & les reins. Cela me dégoûta du métier. Heureusement qu'alors un de mes parens, gros Prieur, mourut d'une indigestion, & me laissa cent mille écus. J'eus aussitôt à mes gages, une maison, un carrosse, un Tailleur, un Cuisinier, des amis & une jeune Danseuse.

AIR : *Ton humeur est Catherine.*

A chaque instant plus fou d'elle.

Aussi fort qu'un vieil Amant,

Je donnois à cette Belle,

Bijoux d'or, meubles d'argent.

Elle épuisoit les merveilles

De tout le Palais Marchand,

Et portoit à ses oreilles

Deux lustres de Diamant.

Je lui donnai jusqu'à une pendule de vingt-mille francs, des baignoires d'argent, & des honores dont les bouteilles étoient de brillant.

LA FOLIE ?

Vous en étiez aimé ?

LE PORTIER.

Je le croyois ; mais un matin que je lui envoyai cent Louis par un de mes Valets, je m'aperçus que ce drôle-là avoit eu l'esprit de tirer l'intérêt de mon argent. Je voulus faire du bruit & reprendre mes meubles. Le Commissaire vint, on lui dit un mot à l'oreille, on me fit conduire en prison.

LA FOLIE.

Il eut raison. La Justice est faite pour protéger les Orphelins.

LE PORTIER.

Sorti de prison, je n'eus rien de plus pressé que d'intenter procès à un de mes Parens, qui s'étoit emparé du reste de mon bien.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

De quelqu'argent j'avais affaire,

J'allai vite chez mon Notaire ;
Est-il un malheur plus complet !
En vain partout je le demande ,
En mon absence il avoit fait
Un petit voyage en Hollande.

LA FOLIE.

Ces voyages-là arrangent bien les affaires d'un homme d'esprit.

LE PORTIER.

Voyant que je n'avois de ressource que dans le gain de mon Procès , je vendis le peu qu'il me restoit pour soutenir la bonté de ma Cause.

AIR : *M. le Prevôt des Marchands.*

Au Rapporteur je fis présent
D'un Cabriolet tout charmant ,
Mais il eut de mon adversaire ,
Un Cheval fringant trop au fait ,
Et qui d'une course légère ,
Emporta le Cabriolet.

LA FOLIE.

C'est-à-dire que vous perdistes votre Procès.

LE PORTIER.

Sans état, sans ressource , je voudrois avoir une place dans votre Ordre , je vivrois du moins.

LA FOLIE.

Volontiers , je vous reçois pour Portier de l'Hôtel des Calotins.

LE PORTIER.

Grand merci ; je vais prendre possession de mon emploi.

SCENE III.

LA FOLIE, LE RUSSE, LE PORTIER.

LE RUSSE *au Portier.*

Range-toi , & laisse-moi passer.

LE PORTIER.

Voilà un homme qui paroît original.

LE RUSSE.

Bon jour , Madame la Folie. (*Au Portier.*) Eh bien m'as-tu assez considéré. Je parie que ce drôle-là est scandalisé de ce que je l'ai poussé en entrant. Les valets des Dieux sont donc comme ceux des Grands de la terre , assez fots pour s'imaginer de voir jouer un rôle sur le Thé-

tre

tre du monde ; parce qu'ils ont l'avantage de deshabiller un Monseigneur.

LA FOLIE.

Monseigneur, peut-on sçavoir qui vous êtes.

LE RUSSE.

Je suis Russe, je me promene, j'aime à m'instruire, j'ai déjà vû bien des choses, je veux en voir encore.

AIR : *De tout tems le badinage.*

J'ai vû la charmante Adille,
Cette Grecque si gentille,
Qu'ornoient mille appas divers,
A quarante ans mourir fille.

LE PORTIER.

On ne voit ça, jarnonbille,
Que dans le fond des déserts.

LA FOLIE.

Vous n'espérez pas en voir autant ici.

LE RUSSE.

AIR : *Je ne sçai ce qu'il me veut dire.*

J'ai vû femme toute charmante,
Pour un Epoux de soixante ans,
Au tombeau descendre vivante,
Et rebuter tous ses Amans.

LE PORTIER.

Pour voir chose si peu commune,
Avez-vous été dans la lune ?

LE RUSSE.

C'est trop parler de ce que j'ai vû ; apprenez-moi quelque chose à votre tour. On dit que vous faites ici bien des sottises, contez m'en quelques-unes.

LA FOLIE.

(*A part*) Cet homme est singulier. (*Haut.*) Peut-on, Monsieur, sçavoir votre état.

LE PORTIER.

Monseigneur est sans doute homme de Cour. Il est si poli.

LE RUSSE.

Non, j'aime à parler. Au service des Grands il faut être maître de sa langue. Ils n'accoutument ordinairement ceux qui les approchent, à garder le silence sur leurs actions les plus indifférentes, que pour leur apprendre à taire celles qui les feroient rougir.

LA FOLIE.

Vous êtes peut-être Militaire ?

LE RUSSE.

Encore moins. Je ne suis point du tout flatté de voir une centaine d'hommes habillés de bleu, s'amuser à tailler en pièce une centaine habillés de verd.

B

AIR : Tout roule aujourd'hui dans le monde.

C'est une chose bien plaisante,
Que de voir un coup de canon,
D'une dextérité charmante,
Renverser tout un bataillon;
Ou d'entendre avec complaisance;
Tambours & Trompettes d'accord,
Conduire toujours en cadence
Trente mille hommes à la mort.

Il y a comme cela tant de choses qui font un honneur infini à la nature humaine; mais ce sont des sottises de tous les pays: parlons des vôtres.

LA FOLIE.

Au moins dites-nous les raisons qui vous amènent ici?

LE RUSSE.

Volontiers. J'ai toujours eu du goût pour les Lettres. J'apprends que la Littérature Francoise est en combustion: je reviens ici, croyant que la Folie doit être instruite du sujet de la dispute.

LE PORTIER.

Oh! vous avez raison. Cette affaire-là se juge à notre Tribunal.

LA FOLIE.

AIR : Nous jouissons dans nos Hameaux.

Ici l'on voit plus d'un Auteur
Prendre un ton d'importance,
Et pour trancher du Protecteur.

Mépriser la science;

N'oser dire qu'à son appui,

Il a dû sa fortune,

Et tout Financier aujourd'hui

La trouver trop commune.

LE RUSSE.

Ils ont tort: il faut être bien fort pour rougir de ce qui honore l'Univers.

LA FOLIE.

AIR : Ingrat Berger qu'est devenu.

Ici plus d'un homme nouveau,

D'humeur sombre & caustique,

Publiquement leve Bureau,

Pour vendre la critique,

Et sur les Quais, en prose, en vers,

Il médit de tout l'Univers.

LE RUSSE.

Ceux-ci ont encore plus tort que les autres: le serpent est toujours serpent; il a beau lever la tête pour râcher

II

de blesser quelque volatile ; il retombe bientôt ; il est toujours rempant & toujours méprisé.

LA FOLIE

AIR : *Du Cap de bonne esperance.*

Par fois l'Auteur qu'on censure ;
Prend fort mal un trait plaissant ;
Et trop sensible à l'iniure ,
Repart par un coup de dent.
Le Parnasse est en allarmes ;
On cabale , on court aux armes ;
Et l'on fait voir dans Paris ,
La guerre des beaux esprits.

L E R U S S E .

Autre sottise ! quand je passe mon chemin ; si un roquet abboye après-moi , je n'y prends pas garde ; s'il veut me mordre , ma canne me sert à l'écarter. Adieu : je vois que vous faites grand bruit pour peu de chose. Bon soir.

Il sort.

LA FOLIE au Portier.

Suivez un peu cet homme , & qu'on ne le laisse pas sortir sans lui avoir expédié les Provisions d'Examineur de l'Ordre. *Le Portier sort.* Il faut avoir bonne envie de voyager pour traverser les mers tout exprès , afin de voir des sottises.

S C E N E IV.

LA FOLIE , LISETTE.

LA FOLIE

Quelle est cette jolie personne ? Que demandez-vous , Madame ?

LISETTE.

Prête à quitter Paris , je viens vous faire mes adieux.

LA FOLIE

Auriez-vous à vous plaindre de ses Habitans.

LISETTE.

Au contraire.

LA FOLIE

AIR : *Quel plaisir de voir Claudins.*

Pour mettre un œur à la chaîne ,
Il ne vous faut qu'un souris ;

12
Vous deviez ma belle Héleine,
Avoir nombre de Paris.

L I S E T T E.

Je n'étais que dans ma quatorzième année quand je pa-
rus dans le monde.

L A F O L I E

Les grands talens ne peuvent être long-tems igno rés.

L I S E T T E.

AIR : *Ton relon ton ton.*

Certain Caiffier me croyant inhumaine,
Venoit chez-moi faire le Céladon;
Pendant deux mois insensible à sa peine,
Je répondis constamment sur ce ton,
Ton relon ton ton, tontaine la tontaine.
Ton relon ton ton, tontaine la ton ton.

L A F O L I E.

Vous le reçûtes, comme une jeune débutante recevoit
un joli garçon dont les terres seroient en décret.

L I S E T T E.

Il s'adressa à ma Suivante.

AIR : *T avance.*

La suivante lui répondit,
Mon garçon, tu n'a pas d'esprit;
Veux-tu voir finir ta souffrance,
Y avance, y avance, y avance.

L A F O L I E.

Serviteur à la résistance.

L I S E T T E

Il ne négligea point cet avis-là.

L A F O L I E.

AIR : *Vous m'en contez toujours.*

Et l'argent ne vous manque pas.

L I S E T T E

Voyant que j'aimois les Ducats:
Il m'en contoit, il m'en contoit toujours;
Mais un malheur finit le cours,
De ces tendres amours.

L A F O L I E.

Il fit banqueroute.

L I S E T T E

Justement; mais il me laissa pour plus de cent mille francs
d'effets. Après lui quelques joueurs s'attachèrent à moi.

L A F O L I E.

Mauvaise pratique.

L I S E T T E

Oh, je vous en réponds.

Air : *Les Feuillantines.*

La cuisine de Messieurs

Les Joueurs,

Est sujette aux non-valeurs :

Aujourd'hui bécasse & truites,

Et demain point de marmites. (*bis*]

Il faut avoir de la politesse pour tout le monde.

AIR : *Connoissez-vous Marotte.*

Financier , Militaire ,

Petit Colet , Bourgeois , Robin ;

Empressés à me plaire.

LA FOLIE

C'est la femme à Tretin.

L I S E T T E.

Ils venoient tous chez nous.

LA FOLIE

C'est la femme à trétous

L I S E T T E.

Depuis quelque tems je me suis donné dans la réforme ,
j'aime un jeune Musicien dont je suis adorée.

LA FOLIE

Vous vous laissez séduire par des chansons.

L I S E T T E.

J'aime . . . & je fais vendre exprès tous mes meubles
pour me retirer avec lui dans une terre que j'ai achetée.

AIR : *Le Gagne-petit.*

C'est du lieu de Cythere ,

Le jolis minois :

Il a de plus ma chere

La plus belle voix.

Nuit & jour il chante ;

Lison mes amours ,

Lison ma charmante

Aimons-nous toujours.

SCENE V.

LA FOLIE, LISETTE, UN MARCHAND
D'HABITS.

LE MARCHAND.

Vieux habits , vieux galons.

A I R : *Que chacun de nous se livre :*

Quelqu'un veut-il faire emplette
De galons ou bien d'habits ;
Pour masquer une Grifette ;
J'ai des robes à tout prix.
Pour cacher l'inconscience ,
Je fournirai des manteaux ,
Et pour voiler l'ignorance ,
Je vendrai de grands chapeaux.

Mesdames accommodez-vous de cette scrupuleuse, c'est celle d'une Marchande de mode, elle est un peu chifonnée : (*à Lisette.*) Madame c'est justement vous que je cherche.

L I S E T T E.

Que voulez-vous ?

L E M A R C H A N D.

Vous m'avez donné commission de vendre vos meubles, je viens vous en rendre compte ; j'ai vendu vos deux lits jumeaux à une jeune veuve qui vient d'épouser un vieux Magistrat ; la même personne a aussi acheté cette grande armoire dans laquelle un homme pouvoit aisément se cacher ... J'ai vendu vos Romans & vos recueils d'Epigrammes à un jeune Avocat, qui veut se former au style du Barreau l'ameublement jaune à un Procureur.

A I R : *Je ne fais pas écrire.*

J'ai vendu vos deux chevaux blancs,
Avec vos harnois si brillans,
A la superbe Hortense ;
Cette Nymphé qui sur les cours,
Chaque jour au gré des amours,
Prêche la complaisance.

Votre robe à fleurs d'or à la femme d'un Notaire, encore ne la trouvoit-elle pas trop belle ; votre toilette à un Maître des Comptes, & votre chaise de poste à un Caissier qui vient de recevoir deux cens mille francs. Le tout se monte à la somme de vingt-quatre mille livres que j'ai remise, suivant votre ordre, à ce Monsieur de l'Opéra, & il m'a chargé de vous rendre ce billet. Vieux habits, vieux galons. *Il sort.*

L I S E T T E.

Vous allez voir, Madame, combien je suis aimée, elle lit : ma belle reine, j'ai reçu votre argent, soyez persuadée que je vous adore ; mais je suis obligé de partir pour l'Angleterre Ah ciel ! je veux courir après lui.

L A F O L I E

N'en faites rien.

L I S E T T E .

A I R : *Quand le péril est agréable.*

Ah ! si j'écoutois ma colère.

L A F O L I E

Pour mettre fin à vos chagrins,

De mes fidèles Calotins,

Je vous fais Vivandiere.

L I S E T T E

Vivandiere ! une femme comme moi.

L A F O L I E

On n'appelle point de mes Arrêts... allez. (*Lisette sort*)
 Une coquette est bien dupe, si elle croit qu'on l'aime
 sans intérêt.

S C E N E V I .

L A F O L I E , L E P O E T E .

L E P O E T E .

O Rage ! O desespoir ! O fortune ennemie !
 Daignez nous protéger , O Puissante Folie !
 Nous n'espérons qu'en vous.

L A F O L I E .

Comment !

L E P O E T E .

Tout est perdu.

Le grand Archifrelon.

L A F O L I E .

Eh bien !

L E P O E T E .

Il est vaincu.

L A F O L I E .

Ciel ! que m'apprenez - vous ?

L E P O E T E .

Sur la scène Française,

On jouoit aujourd'hui l'orgueilleuse Écossaise.

Archifrelon l'apprend & jure son trépas.

Il assemble aussi-tôt ses Chefs & ses soldats.

„ Au Théâtre François, amis, allons combattre,

„ On y prépare un trône, & moi je veux l'abbatre.

„ Touffez, sifflez, criez, ne faites qu'une voix ;

Parmi tous les guerriers rassemblés sous ses loix,

On distingué Carton, le médifant Pygmée,

Le hardi Triffotin à la veine enflammée,

L'hypocrite Artifice, Myftifico l'ardent.

Nangis l'hebdomadaire & le froid Tamerlan.
 Nous marchons en bon ordre, & déjà le Parterre
 Renferme dans son sein les enfans de la Guerre.
 On leve le rideau. Du combat général
 Déjà les premiers Chefs ont donné le signal ;
 On s'approche, on se joint, on redouble d'audace ;
 Chacun du premier rang se dispute la place ;
 Et fonçant au milieu des bataillons pressés,
 Dès qu'il peut les atteindre, il les croit renversés.
 Nos ennemis trop fiers, à l'envie, à la rage,
 Opposent vainement un tranquille courage.
 Par des coups détournés : par des chants captieux,
 Nous comptons terrasser ces tyrans orgueilleux.
 Nous crions tous victoire, & voulons les surprendre.
 Mais au fort du combat, un cri se fait entendre,
 Un cri par qui nos chants sont d'abord étouffés :
 „ Meurent tous les Frelons. Abeilles, triomphés ! „
 Vous eussiez vû soudain la peur & le carnage,
 Dans nos rangs éclaircis, se frayer un passage.
 Artifeix est confus, Tamerlan est glacé,
 Du vent d'un coup de pied Nangis est renversé,
 Le hardi Triffotin est retté sans parole
 Mistifico se sauve ; & d'une croquignole
 Le fier Carton frappé, roule & tombe à dix pas.
 On ne distingue plus les Chefs, ni les Soldats.
 On veut fuir ; on revient ; & la foule pressée,
 Aux deux bouts du Parterre est vingt fois repoussée.
 De ses flots confondus le flux impétueux
 Dans la rue a vomé nos Guetriers malheureux,
 Pour amuser encor la vile populace.
 Berné, moqué, sifflé, raillé de place en place,
 Je me sauve en tremblant. Le trouble, la terreur ;
 Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

L A F O L I E.

AIR : *Depuis que j'ai quitté l'enfance.*
 Quoiqu'il n'ait point eu la victoire,
 J'estime fort Archifrelon ;
 Il a bien soutenu la gloire
 Et tout l'éclat d'un si beau nom.
 Son combat a de quoi me plaire :
 Vers lui retournez promptement ;
 De mon ordre, dès ce moment,
 Je l'établis le Secrétaire.
 Et vous, continuez à travailler sous lui.

L E P O E T E.

Vitrix causa Diis placuit sed vita Catoni.

SCENE VII.

LA FOLIE, LE SAUVAGE, LA FEMME.

LE SAUVAGE.

AIR : *Du haut en bas.*

Je suis fort bien.

LA FEMME.

Quitte ce bizarre équipage.

LE SAUVAGE.

Je suis fort bien ,

LA FEMME.

Nous voilà riches ;

LE SAUVAGE.

Je n'ai rien.

LA FEMME.

Je ferai Dame,

LE SAUVAGE.

Et moi Sauvage

LA FEMME.

Tu feras Comte.

LE SAUVAGE.

Oh quelle rage !

Je suis fort bien !

LA FEMME.

Quoi ! un oncle Financier meurt , me laisse quatre cens mille écus , & j'aurai un mari qui portera un bonnet de plume & des souliers de corde.

LE SAUVAGE

C'est encore trop. Que n'ai-je vécu quelques milliers d'années plutôt ! C'étoit le seul cas où jeusse voulu être Roi.

AIR : *Reveillez-vous.*

J'aurais pour mieux faire la nique

Au luxe ainsi qu'à ses supôts ,

J'aurois comme peste publique

Puni l'inventeur des sabots.

LA FOLIE.

De quoi s'agit-il entre vous ?

LA FEMME

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Je veux l'arracher aux forêts.

LE SAUVAGE

Aux humains je veux la soustraire ,

LA FEMME

Pour moi tous les humains sont faits ;

LE SAUVAGE

Ils sont tous faits pour me déplaire.

C

LA FOLIE.

Expliquez moi nettement ce dont il s'agit.

LA FEMME.

Mon mari depuis quelque tems a pris un dégoût pour le monde, & il a été se retirer dans une forêt, où, comme vous voyez, il vit en Sauvage; & j'ai eu bien de la peine à le conduire en cette Ville pour y recueillir une succession.

LA FOLIE.

Que vous ont fait les hommes pour les fuir ainsi?

LE SAUVAGE.

AIR : *Folies d'Espagne.*

Ce qu'ils ont fait? Vous le sçavez de reste
Et votre avis fut par eux écouté.
Ils ont plus fait que la guerre & la peste
Pour désoler la pauvre humanité.

AIR : *La mort de mon cher Pere.*

Ils ont construit des Villes
Et des Châteaux brillans.
Travaux fort inutiles,
Retraites de Brigands.
Ils ont fait autre chose;
Ils ont fait, les bourreaux,
Des Vers & de la Prose :
Source de tous nos maux.

LA FOLIE.

Quoi un livre!...

LE SAUVAGE.

Est un grand mal! surtout si le volume est gros:

LA FOLIE.

Cela est un peu sauvage.

SCENE VIII.

LA FOLIE, LE SAUVAGE, LA FEMME,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Bon jour, charmante Folie.

LA FOLIE.

Ah! c'est vous, Chevalier, vous venez bien tard.

LE CHEVALIER.

J'ai été occupé toute la matinée à faire des desseins pour mon Sellier, je viens de lui commander un carosse peint tout en fleurs étrangères, & des harnois en mosaïque.

LE SAUVAGE

AIR : *Joconde.*

Par un trop grand luxe affoibli
 L'homme est une poupée
 Qui, sans retour, voit aujourd'hui
 Sa force dissipée.
 Entre un carrosse, entre un sofa.
 Tout son tems se partage,
 Et de ses pieds bientôt il va
 Méconnoître l'usage.

LE CHEVALIER (à la Folie.)

Quel est cet homme-là?

LA FOLIE.

C'est le mari de cette jeune Dame, il est fort riche & s'obstine à vivre en sauvage.

LE CHEVALIER

Monsieur n'a pas apparemment vu le monde?

LE SAUVAGE

Et qu'y a-t-il à voir?

AIR : *Tes beaux yeux ma Nicole : La Fille du Village.*

Des Belles en peinture
 Que l'art seul satisfait,
 Des Docteurs en dorure,
 Des Robins en plumet,
 Des Laïcs grandes Dames,
 Des Maris bonnes gens,
 Trésoriers de leurs femmes,
 Jamais leurs confidens.

LE CHEVALIER

Vous paroissez avoir de l'esprit?

LE SAUVAGE

J'aimerois mieux n'avoir que de l'instinct, je n'apercevrais pas tant les sottises. -

LE CHEVALIER

Malgré votre air attrabilaire, je suis tenté d'entreprendre votre guérison; elle me feroit honneur. Vous ne me connoissez pas. Personne n'entend comme moi à former un jeune Seigneur. Avec des airs, des façons, un langage à la mode, vous pouviez faire encore un très-joli homme. Allons, décidez-vous. En trois coups de pinceau je vais vous tracer les trois états dans lesquels vous pourriez briller. Dans le premier sont les gens de qualité: leur plus sérieuse occupation est d'effrayer les fantassins par la vivacité de leurs chevaux. Les Robins occupent la seconde; le troisième ordre est le chef-d'œuvre, le triomphe de la nature; ce sont des enfans de sa complaisance qu'elle semble avoir pris plaisir à former, mi-

nuties gracieuses, bagatelles intéressantes, Etres mitoyens entre l'homme & la femme, ce sont des vrais amours ; enfin , un petit colet est à un joli homme, ce qu'est à une femme blanche une mouche bien placée.

LE SAUVAGE

Que les hommes sont fots ! ils attachent de l'honneur à un état , & ils font ce qu'ils peuvent pour les deshonorer.

LE CHEVALIER

Je veux vous apprendre à mener un cabriolet , il vous faut des Manchettes à deux rangs, des boucles d'oreilles , un petit chapeau à ganse, & l'uniforme de votre cocher. Partez, donnez, bien le coup de fouet ; fendez les airs , & volez à votre petite maison. Ah ! le joli séjour !

AIR : *L'Amant frivole & volage.*

Près des portes de la Ville
J'ai ma petite maison ,
Où l'agréable à l'utile
Est joint en chaque saison.
Pour y recevoir les Graces
Tous les meubles semblent faits,
Et sur-tout nombre de glaces
Y répètent leurs attraits.

Même Air.

Chere fine & délicate ,
Pour faire naître un désir ,
Petit jour, le seul qui flatte
L'aimable Dieu du plaisir.
Le soir un riant bocage ,
Sait nous inviter au frais ;
L'amour cet enfant volage ,
Aime à fuir dans les bosquets.

LE SAUVAGE

Je mange des racines, je bois de l'eau ; je dors sous un chêne.

LE CHEVALIER

Je veux vous faire perdre cette habitude & vous mener au premier jour, avec Madame dans ma petite maison ; vous n'êtes pas jaloux , peut être ? Ici un mari n'est fait que pour donner un nom à une jolie femme , & c'est un personnage , que l'on double aisément. Pour vous, Madame, deux mots vous instruiront de tout ce que vous avez à faire.

LE SAUVAGE

Rien n'est si facile que d'inspirer de la coquetterie à une femme ; la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

LE CHEVALIER

Pour vous , Monsieur, il faut vous préparer à votre toi-

lettre ? c'est le moment de votre triomphe. Trois parfumeurs ont été employés pour cela ; figurez-vous que vous êtes vis-à-vis une glace, ne ménagez point les odeurs : faites sortir vos dentelles, arrangez votre bouquet, essayez vos yeux, & vos bras ; sortez, lorgnez la première femme que vous rencontrerez, faites-lui une mine, entrez en sautillant dans un cercle, saluez de l'épaule, asseyez-vous en chantant, faites-voir votre jambe, jouez avec vos bijoux, parlez beaucoup, parlez tout seul. Les femmes se taisent : ne vous étonnez point de cela.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Dans les cercles les plus brillans,

Ecouter est le seul partage ;

Et les hommes depuis long-tems

L'emportent par le babillage.

Vous rêvez, à quoi êtes-vous occupé ?

LE SAUVAGE

A plaindre ceux qui vivent dans les villes, d'être obligés d'avoir sous leurs yeux des espèces qui n'ont ni les vertus des hommes ni les graces des femmes, & qui ne sont connus que par les défauts des deux sexes. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER

Voilà un homme incorrigible, ne le recevez point dans votre ordre.

LA FOLIE.

Je compte cependant le placer dans la compagnie des Misantropes, sa jeune épouse dans celle des jolies veuves, & vous, Chevalier, je vous fais mon maître de cérémonies.

S C E N E I X.

LA FOLIE, PANTALON, LE PORTIER.

LE PORTIER

JE vous présente le Seigneur Pantalon.

LA FOLIE.

Eh ! que vient-il faire ici ?

PANTALON.

Son deputato della mia Compania.

LA FOLIE

Mia Compania. Oh, parlez François, votre Italien est si décrié !

PANTALON,

AIR : *L'occasion fait le Larron.*

Tous nos Acteurs n'ont qu'une seule envie,

C'est d'être Acteurs de votre Régie
Je viens ici généreuse Folie,
Vous demander votre agrément.

LA FOLIE

Voilà les Italiens, ils veulent être par-tout.

LE PORTIER

Air : *O reguingue : O lon lan la.*

Madame, on peut les recevoir.

Suffit-il de le vouloir ;

Très volontiers, s'il font voir

Des titres qui sont authentiques ;

PANTALON.

Nous en avons de magnifiques.

Primo. Nous avons quitté notre Hôtel & loué sur les Remparts une salle chaude pour l'Eté & fraîche pour l'hiver.

Air : *Le long de ça, le long de là.*

Tous nos Partisans font l'éloge,

De ce déménagement.

Nous prenons un air de Doge.

Nous affichons fierement,

Le long de ça,

Le long de là,

Le long de la loge.

Par derrière & par devant.

LE PORTIER

Voilà de bons titres !

LA FOLIE.

Point du tout, puisque les spectateurs fuyent les Italiens pour aller voir les parades des Boulevards ; ils font bien de se conformer au goût régnant pour la place & pour les pièces.

LE PORTIER

Air : *Tataleri.*

Vous êtes un peu difficile,

LA FOLIE.

Mais je ne vois point là de rats.

LE PORTIER

Quoi se loger auprès de Gille !

LA FOLIE.

Pourquoi non ?

PANTALON

Vous ne tiendrez pas.

Contre ce que je vais vous dire.

LA FOLIE.

Tataleri, Tataleri, Tatalerire.

PANTALON

Nous avons donné plusieurs Pièces nouvelles, que nous

23

avons annoncés comme supérieures, & pas une n'a réussi.
Nous sommes d'excellens Juges!

L E P O R T I E R.

Cela vous est fort ordinaire;

L E P O R T I E R.

Et que dites-vous de Samson ? n'avons-nous pas bien pris notre temps pour le remettre.

Air : *Quand la Mer rouge apparut.*

Nous avons pour plaire aux yeux ,

Fait grande dépense ;

Croiant qu'on n'aime en ces lieux

Que vaine apparence ;

Mais le trait original ,

C'est d'imaginer un bal ,

Dans la canicule ,

Chose ridicule.

L E P O R T I E R.

h bien !

L A F O L I E.

Oh ! je me rends à cela.

Air : *Amis sans regretter.*

Je vois , mon ami Pantalon ,

Que ta troupe mérite ,

A ce brillant échantillon ,

D'être ma favorite.

P A N T A L O N.

La ringratio , Signora , la ringratio.

L A F O L I E.

Allons vous serez reçu tout-à-l'heure pour vous & vos confreres.

L E P O R T I E R.

Il faut remettre à demain les autres réceptions.

L A F O L I E.

AIR : *Buvons à nous quatre.*

Troupe si charmante

Qui suivez mes Loix ,

Accourez tous à ma voix ,

Et que chacun chante

Un si juste choix.

S C E N E D E R N I É R E .

L A F O L I E , P A N T A L O N , C A L O T I N S .

L A F O L I E .

MEffiores Calotini,
Meo favore si digni,

Dans le grand besoin qu'avetis
 De bonis comedianis ,
 Vous ne pouvez mieux facere
 Qu'Italianos prendere,
 Volunt cum vobis effere
 Pour vous bene divertire ,
 Tant par drolis Comediis ,
 Que par Balis magnificis.
 Habilis homo que voici
 Pour cet effectu vient ici.
 Recevendo istam barbam ,
 Receveris totam Troupam.
 Illum in Theatri , Choris ,
 Vous pouvez interrogare ,
 Et à fond examinare ,
 S'il a l'esprit de l'Ordinis.

I CALOTIN

Cum Dominæ permissione ,
 Tres docté Comediané ,
 Tibi ferai questionem ,
 A mon avis importantem.
 Quando vestræ Pieces novæ
 Vous sembleront trop frigidæ ,
 Pour bien illas rechauffare ,
 Quid illis facere ?

PANTALON

Theatrum decorare ,
 Postea cantare ,
 Ensuite dansare.

CHŒUR.

Bene , bene respondere ,
 Dignus , dignus est intrare
 In Calotino corpore .

II CALOTIN

Si rivales dans leurs Pieces
 Avoient bellas novitates ,
 Bene scriptas & salaces ,
 Quid pour illis resistere
 Trouvas à propos facere ?

PANTALON

Theatrum decorare , &c.

CHŒUR.

Bene , bene respondere , &c.

III CALOTIN

Mais si malgré vos lépores ,
 La troupe des Spectatores

s'amuffoit

S'amusoit aux Saltatores,
Pour chez vous la ramenare,

Quid alors facere ?

PANTALON
Theatrum decorare, &c.

CHŒUR.

Bene, bene respondere.

LA FOLIE.

Juras gardare Satuta
A la raison contraria,
Comme il convient in ordine nostro;

PANTALON.

Juro.

LA FOLIE.

De non jamais vous servir
D'Auteurs qui sont meliores
Que vos Auteurs ordinaires,
Troupa dût-elle crevare,
Aut sortire du Royaume.

PANTALON.

Juro.

LA FOLIE.

Ego cum istâ Calottâ,
Auriculis decoratâ,
Atque cum istâ Marotâ
Aux Originaux debitâ,
Tibi tuis que Confreris
In Paradibus versatis,
Plenam puissantiam dono

Decorandi,

Cantandi,

Barandi,

Baragouinandi,

Et rennuïandi,

Tant en Villa qu'au Boulevard;

FIN.